

Préface

Au seuil du III^e millénaire, la France se dote d'une nouvelle Bibliothèque nationale, qui doit répondre aux défis de la pensée et de la culture contemporaines tout en perpétuant sa mission patrimoniale. Le vent des polémiques a trop souvent masqué les enjeux véritables et la nécessité absolue d'un projet novateur et bénéfique : offrir à la communauté intellectuelle un lieu de lecture et de travail adapté aux nouvelles exigences de la recherche comme aux nouveaux supports et vecteurs de l'information scientifique.

Lieu de la mémoire nationale, espace de conservation du patrimoine intellectuel, littéraire et artistique, une bibliothèque est aussi le théâtre d'une alchimie complexe où, sous l'effet de la lecture, de l'écriture et de leur interaction, se libèrent les forces, les mouvements de la pensée. Elle est un lieu de dialogue avec le passé, de création et d'innovation, et la conservation n'a de sens que comme ferment des savoirs et moteur des connaissances, au service de la collectivité tout entière.

Le recul de l'histoire et le détour de la réflexion nous ont semblé pouvoir rappeler ces évidences fondamentales.

Au carrefour de l'histoire du livre et des bibliothèques, une nouvelle approche des pratiques culturelles s'est développée depuis quelques années, attentive à la sociologie des milieux intellectuels, aux techniques de l'écriture, à l'ensemble des gestes, des lieux et des modèles du travail de la pensée comme aux dynamiques de la tradition et à la mémoire du savoir. *Le Pouvoir des bibliothèques* se situe à la croisée de ces différents chemins. Il sera ici question de la lecture savante, de son histoire, de son imaginaire, mais aussi de son cadre institutionnel et architectural, de ses déterminations matérielles : le travail en bibliothèque et le recours aux livres, comme dépôt et outil de connaissances, comme étape dans la génération de nouveaux livres et de nouveaux savoirs ; les effets cognitifs

inhérents à l'accumulation des livres, à leur matérialité, aux liens qu'ils tissent entre eux et avec le monde.

Lire dans une bibliothèque, c'est instaurer une dialectique créatrice entre la totalité et ses parties, entre la promesse d'une mémoire universelle, mais excédant le regard de tout individu, et les itinéraires patients, partiels et atypiques déployés par chaque lecteur. C'est tenter de concilier un désir d'universalité et la nécessité du choix, de la sélection, voire de l'oubli comme conditions mêmes de la lecture et de la pensée. Le travail en bibliothèque est parcouru à l'intérieur d'un livre, puis de livres en livres, et des livres au monde, avec ses traversées arides, ses errances labyrinthiques et ses moments de jubilation intellectuelle, ses cheminements myopes et ses grands panoramas. C'est aussi un voyage dans le temps, une anabase dans les ramifications de la mémoire du savoir et la création d'un espace de rencontres utopiques et uchroniques – convergence des idées, pérennité et métamorphoses des modèles et des leçons, affinités électives ou choix mûrement réfléchis où l'on ravive la pensée et le savoir d'autrui et d'antan par le commentaire, la lecture et le libre jeu des digressions.

La bibliothèque est un lieu, une institution. Elle est le croisement paradoxal d'un projet utopique (faire coexister dans un même espace toutes les traces de la pensée humaine confiées à l'écrit) et des contraintes techniques, ergonomiques, politiques de la conservation, de la sélection, du classement et de la communication des textes, des images et aujourd'hui des sons. Elle est aussi, et simultanément, un dessein intellectuel, un projet, un concept immatériel qui donne sens et profondeur aux pratiques de la lecture, de l'écriture et de l'interprétation. Elle est enfin une collection de livres, l'effet résultant de leur juxtaposition et de leur interaction : une bibliothèque n'est pas nécessairement un bâtiment, comme nous l'apprennent les rayonnages d'Alexandrie ou les serveurs informatiques qui transmettent aujourd'hui à distance livres ou articles numérisés.

Par son architecture, la définition de son public, les principes qui ordonnent ses collections, par les options technologiques déterminant l'accessibilité et la matérialité des textes comme par la visibilité des choix intellectuels qui en organisent le classement, toute bibliothèque dissimule une conception implicite de la culture, du savoir et de la mémoire, ainsi que de leur fonction dans la société de son temps. Il est vrai aussi que l'histoire de la culture et du rapport à la mémoire réside pour une large part dans la subversion de ces règles, de ces découpages, de ces limites, et dans l'invention de nouveaux liens, de nouveaux lieux de savoir.

Car l'histoire des bibliothèques en Occident est indissociable de l'histoire de la culture et de la pensée, non seulement comme lieu de mémoire où se déposent les strates des inscriptions laissées par les générations passées, mais aussi comme espace dialectique où, à chaque étape

de cette histoire, se négocient les limites et les fonctions de la tradition, les frontières du dicible, du lisible et du pensable, la continuité des généalogies et des écoles, la nature cumulative des champs de savoir ou leurs fractures internes et leurs refondations.

Ce livre n'est pas à proprement parler une histoire des bibliothèques. A certains égards, il pourrait esquisser une archéologie de la bibliothèque publique contemporaine, par le rappel de certaines étapes majeures de l'émergence de ses concepts comme par l'inventaire des problématiques qui la traversent : l'ordre, la complétude et la sélection, la perte et l'oubli, la transmission, les politiques de la mémoire. Archéologie, car les grandes bibliothèques en cette fin du *xx*^e siècle sont travaillées par leur histoire et s'interrogent sur leur mission et leur identité : quelle mémoire, quels savoirs, et pour quelle société ?

L'histoire des bibliothèques est habitée par le mythe. Babel et Alexandrie sont deux pôles fondamentaux de cet imaginaire. D'un côté, l'empire des signes, avec ses jeux de miroir et de mise en abyme, ses liens hypertextuels qui se déploient en labyrinthes échappant, pour finir, à toute maîtrise intellectuelle : la bibliothèque comme métaphore de l'infini, du temps immobile, de l'immense synchronie de tous les mots et pensées jamais formulés, au risque ultime de la perte du sens et de la référence. De l'autre, l'incendie, la ruine, l'oubli, la mort : la bibliothèque ou le cauchemar de la destruction, la hantise de l'irréparable, l'inter ruption brutale de la transmission.

Une bibliothèque, en dernière instance, ne prend sens que par le travail de ses lecteurs. A l'archéologie des concepts et de l'imaginaire, nous avons voulu associer une anthropologie des pratiques savantes qui prennent place dans les bibliothèques au cours de leur histoire. Quels en sont les lecteurs ? Pourquoi et comment travaille-t-on en bibliothèque ? Quels sont le statut, la finalité et les étapes d'une activité intellectuelle qui pré suppose le recours aux livres ? Comment, du papyrus à l'écran d'ordinateur, la matérialité même des textes, les conditions de leur reproduction et de leur accès induisent-elles des formes d'appropriation, de cheminement et d'interprétation spécifiques ? L'histoire des bibliothèques, depuis les salles d'archives des palais orientaux jusqu'aux bases de données accessibles en ligne sur Internet, est aussi celle de la métamorphose des lecteurs et des lectures, des politiques de maîtrise et de communication de l'information. Et du lent processus par lequel la fonction archivistique et les symboliques de l'accumulation sont devenues instruments de recherche, fondant l'ensemble des méthodes du travail intellectuel – historique, scientifique, philosophique, philologique...

Les pratiques de la lecture savante, indissociables de l'écriture (notes de lecture, commentaires, rédaction de nouveaux textes, production de

connaissances globales par addition et synthèse d'informations partielles, etc.), reflètent l'organisation de la bibliothèque et résultent très directement de ses ressources comme de la dynamique des connexions qu'elle permet entre les livres et avec les objets du monde, par ses principes de classement, les critères de constitution de ses collections, ses catalogues. Chaque lecteur est amené à déployer des stratégies de maîtrise et de mémorisation, où le savoir prélevé dans les livres est reconfiguré, classé, prêt à être remobilisé dans l'écriture de nouveaux textes, outils de recherche, de réflexion et de compréhension du monde. Les notes de lecture, les recueils de « lieux communs » de la Renaissance, les références bibliographiques, les annotations marginales et les balisages hypertextuels permis par l'écriture électronique sont autant de procédures mnémotechniques qui imposent un ordre quasi cartographique aux parcours dans les livres, rendent cumulatif et réactivable le savoir ainsi recueilli, fondent une pragmatique et une économie de la lecture. Tout nouveau livre entretient un rapport d'homologie avec la bibliothèque qui l'a rendu possible et pensable : il en résume les acquis, il trace un parcours dans ses collections et déploie autour de lui un réseau d'alliances, d'antériorités et d'autorités par le biais des citations, de l'exégèse, voire de la polémique. Il peut aussi aspirer à rendre les savoirs de la bibliothèque mobiles, synoptiques, voire à se substituer à la bibliothèque en opposant aux vertiges de l'accumulation et du labyrinthe les certitudes intellectuelles d'un savoir clos, délimité et structuré (les dictionnaires, les encyclopédies).

Chacun des textes de ce volume, à partir d'un lieu, d'une époque, d'une culture particulière, apporte un éclairage sur cet ensemble de propositions, et le lecteur sera sensible aux jeux d'échos et aux effets de miroirs qui les relient. Les normes sociales, les cadres politiques de la lecture et de l'accès aux livres ; les pratiques mnémotechniques qui font fructifier le savoir recueilli dans les livres et les efforts déployés pour parvenir à des formes de maîtrise synoptique au milieu des océans infinis de la textualité ; les tentatives pour penser la fonction et l'organisation de la bibliothèque idéale, entre l'archéologie et l'utopie ; le rôle du livre et de la bibliothèque dans la transmission culturelle : autant de thèmes récurrents partagés par les quinze contributions réunies ici, qu'il nous a cependant paru possible de regrouper autour de trois questions essentielles.

De l'ordre des livres à la carte des savoirs : utopies et inquiétudes

L'accumulation des livres n'est pas une mécanique sans conséquences. Et la bibliothèque qui les concentre est loin d'être un lieu inerte. Elle est

exemplaire de ces lieux où la convergence des informations sur le monde, données locales et partielles, fragments de savoir et de réel, est productrice d'effets intellectuels : généralisation, synthèse, totalisation, établissement de typologies et de taxinomies, traduction des différences qualitatives dans un ordre homogène de comparaison et de calcul, de mesure et de mise en série, processus de médiation fondant la connaissance de ce qui est éloigné dans le temps comme dans l'espace. Bruno Latour propose une description générale de ces dispositifs et de leur dynamique intellectuelle, en soulignant le rôle central de la bibliothèque, au côté des muséums d'histoire naturelle et des laboratoires scientifiques, comme condition de possibilité d'un savoir sur le monde, par l'accumulation des inscriptions et des signes.

Christian Jacob, David McKitterick et Salvatore Settis montrent comment la bibliothèque est aussi une architecture du savoir : son organisation interne comme les critères de constitution de ses collections sont des choix intellectuels forts, et l'histoire de la bibliothéconomie est traversée par la quête des principes du classement idéal qui pourrait concilier le rangement matériel des ouvrages avec le découpage des savoirs, voire par le rêve de contiguités signifiantes où la proximité physique des livres sur le rayonnage tracerait des itinéraires intellectuels et heuristiques. D'Alexandrie à la bibliothèque d'Aby Warburg, en passant par la genèse des bibliothèques modernes et de leurs politiques de catalogage, on assiste aux conflits de l'utopie et des raisons classificatrices.

Alexandrie, la plus grande collection de livres du monde antique, génère aussi de nouvelles formes d'écriture savante : techniques de l'édition, du commentaire, formes discursives se prêtant à la mobilité maximale des éléments de savoir et à leur réemploi, ensemble de disciplines, de projets intellectuels et littéraires qui se définissent par l'exploitation plus ou moins méthodique des gisements de savoirs confiés à l'écrit. Les rares lecteurs de cette bibliothèque viennent tempérer le rêve royal de thésauriser tous les livres de la terre : ils expriment l'exigence de nouvelles formes de visibilité et de maîtrise du savoir, d'une économie graphique de la transmission – résumés, listes reclassant l'information compilée dans les livres, philologie du texte qui se substitue à l'accumulation des livres. C'est à des exigences semblables de maîtrise et de cartographie du monde des livres que répondent les recueils de « lieux communs » de l'humanisme tardif, véritables bibliothèques condensées au format d'un livre, et que nous présente Ann Blair : pratique individuelle, commencée dès le temps de l'école, et par laquelle des lecteurs consignent les traces de leurs itinéraires livresques et en rendent les acquis mobilisables pour leurs propres projets d'écriture, mais aussi genre littéraire en soi et

phénomène éditorial qui nourrit le rêve encyclopédique, en promettant le savoir des bibliothèques aux dimensions d'un seul volume.

Bibliothèques et société : les politiques de la mémoire

Le pouvoir des bibliothèques ne se situe pas seulement dans le monde des mots et des concepts. Comme Alexandrie le signifiait déjà clairement, la maîtrise de la mémoire écrite et l'accumulation des livres ne sont pas sans significations politiques. Elles sont signe et instrument de pouvoir. Pouvoir spirituel de l'Eglise. Pouvoir temporel des monarques, des princes, de l'aristocratie, de la nation et de la république. Pouvoir économique de qui dispose des ressources nécessaires pour acheter des livres, imprimés ou manuscrits, en grand nombre. Pouvoir intellectuel et pouvoir sur les intellectuels, enfin, tant il est vrai que la maîtrise des livres a pour corollaire le droit d'autoriser ou d'interdire leur communication, de l'élargir ou de la restreindre. La Renaissance et le XVII^e siècle présentent de ce point de vue des situations exemplaires. Anthony Grafton et Roger Chartier éclairent les formes de sociabilité extrêmement codifiées qui entourent la circulation des livres, à Ferrare autour de Leonello d'Este, ou dans les royaumes européens. Bibliothèques humanistes, où la culture est l'une des valeurs sociales les plus appréciées, enjeu des réputations et des polémiques entre courtisans ; bibliothèque royale et bibliothèque personnelle du roi, où la dédicace d'un livre au souverain, son offrande sont les étapes suivies par les hommes de lettres pour obtenir protection et faveur. Dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles, la chasse aux livres et aux manuscrits est un instrument de prestige, et par là même un objet de concurrence pour les bibliothèques royales et princières. Quant aux véritables utilisateurs de ces collections, les érudits, ils sont dépendants de la faveur des grands et de leur politique de mécénat pour avoir accès aux textes et aux ressources nécessaires à leurs travaux. Ils entrent ainsi eux-mêmes dans des stratégies de concurrence, de pouvoir et de prestige.

Mais pour les lecteurs comme pour leurs protecteurs, il semble que les pratiques soient indissociables de la réflexion sur la fonction et le statut de la bibliothèque dans la société, sur son rôle intellectuel. Soit qu'il s'agisse de formuler les règles d'une bibliothéconomie élémentaire – les conditions de la conservation matérielle des livres, l'éclairage et la propreté des lieux –, soit qu'il s'agisse d'explicitier les critères de sélection des collections (la beauté des livres ? la qualité des textes ?) ou encore les fonctions de la bibliothèque et de son public. De telles questions étaient déjà débattues dans l'entourage de Leonello d'Este. Elles surgissent aussi

dans le projet antique : comme le montre Paul Nelles, Juste Lipse trouve dans l'archéologie institutionnelle des bibliothèques gréco-romaines et de la bibliothèque d'Alexandrie en particulier les références qui lui permettent de définir la mission de la bibliothèque publique moderne, non confessionnelle, vouée au travail érudit et indépendante de l'enseignement. De même, Jacques Revel montre comment *L'Advis pour dresser une bibliothèque* de Gabriel Naudé (1627), considéré comme l'un des textes fondateurs de la bibliothéconomie moderne, reflète les réalités de son temps, en particulier le rôle alors prédominant des collections privées, les formes de sociabilité intellectuelle, les réseaux d'amitiés et de correspondances, les débats politiques et érudits, qui se développent autour du président du Parlement de Paris, Jacques Auguste de Thou, et de sa bibliothèque, à la fois dépôt encyclopédique des traditions et lieu de travail ouvert à toutes les innovations.

La transmission, la perte et l'oubli

Le pouvoir des bibliothèques réside enfin dans leur rôle crucial dans la transmission de la culture et des savoirs. Les bibliothèques sont les lieux de la continuité, mais aussi des ruptures de la tradition. La vocation universaliste de la bibliothèque d'Alexandrie est indissociable de la réalité des choix, des processus de sélection et de récapitulation de la connaissance : l'histoire des bibliothèques est aussi l'histoire de ce qu'une société, des instances de pouvoir, un milieu intellectuel décident de transmettre. Moment crucial, où l'effort réflexif sur ce qui constitue l'essentiel d'une culture et d'un patrimoine coexiste avec les accidents imprévisibles qui perturbent ces plans.

L'une des leçons d'Alexandrie est que les politiques de maîtrise de l'accumulation infinie, les tentatives pour résumer, condenser, structurer la mémoire et renforcer sa visibilité sont en elles-mêmes productrices de sélection et d'oubli. Comme le montre Marc Baratin, les traités des grammairiens latins illustrent la tension dialectique entre le pur plaisir de l'accumulation et l'effort de rationalisation et d'organisation qui vise à transmettre l'essentiel d'un champ de savoir. Le traité de grammaire apparaît ainsi comme une bibliothèque où la langue latine tout entière viendrait se condenser dans un espace de visibilité synoptique ou, au contraire, se diffracter en une infinité d'exemples et de singularités, échappant à toute maîtrise.

Jean-Marie Goulemot situe le projet encyclopédique du siècle des Lumières dans l'inquiétude générée par la multiplicité même des livres, et le sentiment très fort de leur précarité : il s'agit ici de conjurer l'an-

goisse de la perte et de la fin des temps – le syndrome d’Alexandrie ? – en condensant toutes les connaissances humaines, la culture et la technologie, « dans un sanctuaire [...] à l’abri des temps et des révolutions », selon les mots mêmes de Diderot. La leçon d’Alexandrie est qu’une encyclopédie méthodique est moins fragile qu’une bibliothèque universelle. Elle peut la remplacer. Car, dans une conception catastrophique de l’histoire, le livre des livres permettra de reconstruire le monde.

La continuité de la tradition comme ses ruptures dépendent en effet aussi de la conservation physique des livres, de leur survie matérielle, de leur adaptation aux mutations technologiques qui en modifient la forme comme les contenus et la perception. Luciano Canfora reconstitue les mécanismes de perte et de destruction des textes antiques, et trouve dans le passage du rouleau de papyrus au livre-codex de parchemin l’un des principes d’explication des pertes en apparence aléatoires de certains livres d’œuvres entières. Le Moyen Âge constitue une étape essentielle de ce processus. Pierre Riché retrace la circulation des manuscrits, les conditions de leur reproduction et de leur conservation, la survie et les transformations du modèle antique des arts libéraux, à travers les différents moments cruciaux de la culture monastique, des renaissances carolingiennes et du développement des écoles. Histoire complexe où la transmission du capital littéraire de la latinité résulte d’un faisceau de causes différentes : du réemploi des parchemins pour l’écriture monastique, qui préserve ainsi des textes palimpsestes, au labeur mécanique de copistes très chrétiens, en passant par le développement des *scriptoria* au temps de Charlemagne et la naissance de l’humanisme des IX^e et X^e siècles.

Tout au long de son histoire, du papyrus au parchemin, du manuscrit à l’imprimé, les mutations matérielles du livre ont influé sur le statut et les fonctions de la bibliothèque comme des pratiques qui s’y déploient. Les supports numériques des livres, des sons et des images rendent dès à présent possibles de nouveaux modes d’accès à l’information, et en particulier de nouvelles visualisations des textes, ne reposant plus nécessairement sur le principe de la linéarité, mais conduisant à repenser radicalement la génétique textuelle comme la possibilité de créer des liens hypertextuels dans de vastes corpus documentaires. Roger Laufer nous invite à une réflexion prospective sur l’hyperbibliothèque de demain, ses défis épistémologiques et les mutations qu’elle introduira dans les manières de lire et d’écrire, mais aussi dans la structuration logique du travail de la recherche. Davantage que ses ressources multimédias, sa véritable innovation sera peut-être de modifier en profondeur les règles d’interaction entre le lecteur et la bibliothèque, et de faire des itinéraires mêmes de la lecture un nouvel objet intellectuel dont il faudra garder et transmettre la trace.